

J. A. Colen

Épilogue

L'analyse de l'histoire est la clé pour aborder les questions politiques essentielles. Aron le fait dans le contexte des conflits qui ont été menés, comme Nietzsche l'avait prévu et comme Nicolas Baverez l'a rappelé au commencement de ce livre, au nom des philosophies et des idées de l'homme. Aron a été, à juste titre, surnommé le « Thucydide du XX^e siècle ». Mais le monde philosophique de Platon et d'Aristote est différent de celui de Thucydide. Quand nous ouvrons *l'Histoire de la guerre du Péloponnèse* de ce dernier, la cité est prise dans une guerre sanglante et nous nous retrouvons au milieu des hommes d'État, des stratèges et des armées, des citoyens et des démagogues. La cité d'Aron – comme la cité de Thucydide – est « en mouvement »¹. On pourrait penser, cependant, que l'approche platonicienne était théorique ou philosophique, alors que celle de Thucydide était purement historique ou descriptive. Ce serait injuste pour Thucydide. Comme dans le cas de Thucydide, la théorie d'Aron est fondée sur une philosophie de l'histoire – une théorie et même parfois une théorie philosophique, offrant des modèles, à la fois statiques et dynamiques, avec des réflexions précieuses sur la condition humaine et les moyens de la comprendre. Nous pouvons brièvement en rappeler quelques-unes : la « méthode comparative » qu'il a utilisée conjugue l'analyse phénoménologique approfondie et les distinctions qui donnent des lumières sur les sociétés et les systèmes politiques dans leur unité et dans leur diversité. Il a évité l'idéalisation de toute société, réelle ou potentielle, comme étant parfaitement juste, libre et égale. Il n'a également jamais oublié les valeurs, les buts moraux et les perfectionnements que la société et les institutions politiques pouvaient poursuivre.

Les « valeurs », ou les buts moraux, que nous chérissons – la vérité, la justice, la liberté, l'égalité – ne sont ni transcendantes, ni inhérentes aux institutions, qui ne sont que des dispositifs imparfaits. Il n'y a pas de société parfaitement juste : même la démocratie n'est pas le système naturel de l'espèce humaine, mais seulement un « artefact perfectible » ou une « invention ». Aron ne décrivait pas le meilleur régime de façon abstraite, en ignorant les mécanismes sociaux et leurs résultats. La conséquence de cette approche est qu'il partageait, avec Tocqueville, l'opinion que le meilleur ami de la démocratie n'est pas celui qui la flatte. Aron n'a pas ignoré la scène internationale – la nation moderne n'est pas isolée ; il y a des gens et des groupes touchés ici et maintenant, parfois tragiquement, par des décisions prises ailleurs. Sa méthode laisse la place à quelque chose au-delà de la méthode rationnelle. Les gens peuvent ne pas se comporter raisonnablement, en dépit de contrats sociaux hypothétiques ; aussi, toutes les institutions représentent certains choix liés à un temps et un lieu particuliers. Mais l'attention d'Aron aux circonstances concrètes n'est jamais seulement pragmatique ni une *Realpolitik* machiavélique. Il existe de nombreuses activités humaines que nous ne

comprenons pas sans l'utilisation de normes (la vérité dans les sciences, la beauté dans l'art, le bien dans l'éthique). Aron était conscient que, même dans un état naturel fictif, les personnes peuvent avoir des principes différents parce que les valeurs et les normes sont l'application de la « raison » à des circonstances particulières que nous connaissons de manière empirique et devons adapter à différents types de sociétés ; dans la sphère publique, les références sont nécessairement multiples, mais pas sans rapport avec un choix raisonnable. Enfin, n'étant pas lui-même un homme politique, Aron n'a jamais ignoré le rôle de l'homme d'État, une considération souvent absente dans la théorie politique actuelle.

Des théories qui ne sont pas claires et nettes peuvent décevoir. Mais il est utile de rappeler que c'est là un vieux problème et que les simplifications excessives ne produisent pas toujours de bonnes théories. Quelqu'un a dit que Platon a écrit la *République*, une cité dans le ciel, pour parvenir à une meilleure cité, et qu'Aristote a écrit *Politique* seulement pour élaborer une meilleure théorie. Mais il est certainement plus facile de vivre dans la cité d'Aristote que dans le régime « selon les prières » de Platon. Pour Aron, seuls les régimes politiques possibles peuvent être comparés et la cité en mouvement était ce qui l'intéressait avant tout. C'est seulement là que nous pouvons trouver les discours politiques, la propagande, les conflits, les armées, le vote, les partis et tous les autres éléments qui peuplent ses théories. Pouvons-nous avoir une théorie complète sur la cité en mouvement ? Aron était attiré par ceux qui avaient essayé d'en découvrir une – Montesquieu, Clausewitz et même Marx. Mais si la puissance et la fécondité de cette vision « praxéologique » peuvent être exposées, on ne peut le faire qu'à travers l'étude des idées d'Aron, des hypothèses et des propositions concrètes innombrables qui doivent être lues à la lumière de son cadre théorique explicite ou implicite. Ses jugements politiques dépendent de sa théorie jamais-complètement-finie-ou-articulée. Comme l'a dit Leo Strauss, qui considérait *Paix et guerre entre les nations* d'Aron comme « le meilleur livre existant sur le sujet »², « il est impossible de comprendre le plus grand mouvement sans comprendre, simultanément, le plus grand repos » et « on ne peut comprendre la guerre la plus grande sans comprendre la paix la plus grande, c'est-à-dire celle qui, pour ainsi dire, culmine avec la plus grande guerre »³. Que les réflexions d'Aron sur les régimes politiques ou « le plus grand repos » soient nécessairement incomplètes peut être considéré, en un sens, comme un malheur, mais aussi comme un défi auquel le présent volume a essayé de répondre.

¹ Empruntant les mots de Leo Strauss sur Thucydide dans *La Cité et l'Homme*, trad. fr., Paris, Presses-Pocket, 1987.

² Lettre du 11 juin 1963, Fonds Raymond Aron.

³ Leo Strauss, *La Renaissance du rationalisme politique classique*, trad. fr., Paris, Gallimard, 1993, p. 175.